

ÉCOLE DE CHICAGO

C'est à un certain nombre d'auteurs et à un très important corpus de recherches réalisées au cours du premier tiers du XXème siècle au département de sociologie et d'anthropologie de l'Université de Chicago que renvoie la dénomination, apparue dans les années 30, d'"École de Chicago".

L'essentiel de ces travaux a eu pour objet et pour cadre la ville (particulièrement celle de Chicago) et ses transformations. Le choix d'une telle unité spatiale est à rapporter à l'objectif théorique des fondateurs : développer une sociologie scientifique sur le modèle de l'écologie végétale et animale formulé par Darwin. Dans cette perspective d'écologie humaine, la ville est assimilée à un "milieu", avec lequel et au sein duquel les hommes interagissent.

En prenant pour "laboratoire" ¹ leur propre ville et pour référence l'évolutionnisme darwinien, les sociologues de l'École de Chicago ont logiquement été conduits à s'intéresser aux conséquences des nouveaux établissements humains liés aux migrations. Sous l'effet de l'industrialisation, la population de Chicago, en effet, a pratiquement centuplé en un siècle du fait de l'immigration étrangère et, à partir des années 1910, de l'arrivée massive des Noirs du Sud.

Divers auteurs, à Chicago, comparent à une mosaïque cette métropole urbaine moderne qu'ils voient comme la juxtaposition de secteurs aux peuplements très différenciés, tant sur le plan socio-

1. Cf. Maurice Halbwachs, "Chicago, expérience ethnique" (1932), repris in Yves Graffmeyer et Isaac Joseph, *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris : Aubier, 1990. (pp. 279-327).

économique que sur le registre qu'ils nomment "racial" et qui désigne pour eux les origines nationales ou culturelles tout autant que la couleur. Chacun de ces quartiers est défini comme une "aire naturelle" (c'est-à-dire non planifiée) et une "région morale" (c'est-à-dire dotée d'une certaine unité en matière de mode de vie, de comportements, de goûts...). Les quartiers d'immigrants ou les ghettos sont, dans cette perspective, regardés à la fois comme des produits de la ségrégation résidentielle, sociale et "raciale", et comme les fruits d'une agrégation plus ou moins volontaire de gens qui partagent des traits culturels, des manières d'être, de sentir et d'agir¹. L'étude des immigrants et de leur devenir dans les villes et, plus globalement, au sein de la société américaine, est ainsi au cœur de multiples recherches dont l'apport en matière d'analyse des relations interethniques demeure essentiel.

On doit, en particulier, à l'une des premières grandes enquêtes empiriques de l'histoire de la sociologie, *The Polish Peasant in Europe and America*², menée à partir de 1908, une série de concepts, d'approches et de méthodes qui ont considérablement fait progresser la connaissance et dont la pertinence est encore aujourd'hui régulièrement mise à l'épreuve. Parmi ces notions, celles de "cycle désorganisation/réorganisation" et de "définition de la situation" (voir ces mots) figurent parmi les acquis des sciences sociales.

Les travaux engagés par Robert Ezra Park, à partir de 1920, inaugureront la sociologie des relations raciales (*race relations*)³, principalement à partir de l'analyse du "problème noir", mais appliquée aussi à d'autres groupes considérés comme naturellement différents tels les Chinois ou les Japonais. Progressivement, les analyses des questions dites raciales, et concernant tout particulièrement les Noirs et les Japonais (eux aussi considérés aussi comme une "race"

1. Cf. Louis Wirth, *The Ghetto*, traduction française par Pierre Jacques Rojzman, *Le ghetto*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 1980 [1^e éd. 1928].

2. William Isaac Thomas et Florian Znaniecki, *The Polish Peasant in Europe and America*, Boston : Badger, 1918 et sq. (5 vol.).

3. Il n'est pas inutile ici de rappeler que l'expression *race relations* n'a pas de véritable équivalent dans les sciences sociales françaises, qui récusent le terme "race" dont l'usage demeure sous l'emprise de sa définition première, biologique et essentialiste, alors qu'elle est une catégorie officielle et, surtout, une catégorie sociale et d'action politique dans les pays anglo-saxons.

inférieure) divergeront de celles qui concernent les immigrants européens, préparant la distinction entre "groupe racial" et "groupe ethnique", désormais dominante dans la sociologie américaine.

En dépit de formulations qui, parfois, empruntent la terminologie raciale dominante du début du siècle, Park récuse les analyses en termes de biologie et d'hérédité. C'est en fait sans statuer sur ce sujet qu'il cherche à rendre compte des relations sociales entre populations qui se perçoivent comme appartenant à des races distinctes : "Les relations raciales [...] ne sont pas tant les relations qui existent entre des individus de races différentes que les relations qui existent entre des individus qui sont conscients de ces différences"¹. Il situe ainsi dans l'interaction sociale elle-même — en y incluant la définition de la situation et, donc, les préjugés — l'explication des rapports raciaux. En concomitance avec des "déconstructions" analogues menées en Europe et surtout en Allemagne à la même période (Max Weber, Otto Bauer...), il opère une rupture avec les sciences sociales de son temps, qui fondaient leurs analyses sur les traits de caractère et les aptitudes héréditaires des "groupes raciaux" et pose les bases de l'approche réellement sociologique de ces relations. On doit à Park la formulation du "cycle des relations raciales", mais aussi les notions de "distance sociale" et d'"homme marginal" (voir ces mots), inspirées de Georg Simmel² et qui seront ensuite développées par Emory S. Bogardus³ et Everett V. Stonequist⁴, élèves de Park à Chicago.

"Entre 1914 et 1933, quarante-deux thèses ou ouvrages ont été écrits par des étudiants de Chicago sur les relations ethniques, culturelles et raciales, inaugurant ainsi l'un des thèmes les plus

1. Robert Ezra Park, "The Nature of Race Relations" (1939), repris in *Race and Culture*, Glencoe : The Free Press, 1950.

2. Cf. Georg Simmel (1908), "Digressions sur l'étranger", traduction française in Yves Graffmeyer et Isaac Joseph (éd.), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris : Aubier, 1990 (pp. 53-59).

3. Emory S. Bogardus, "Measuring Social Distance", *Sociology and Social Research*, n°9, 1925. et *Immigration and race attitudes*, Boston : D.C. Heath, 1928.

4. Everett V. Stonequist, *The Marginal Man. A Study in Personality and Culture Contact*, New York : Charles Scribner's Sons, 1938.

importants de la sociologie américaine" ¹. L'apport de beaucoup de ces travaux demeure méconnu en France où ils sont peu accessibles et encore moins traduits. Ceux de Franklin Frazier ² sur l'assimilation des Noirs ou de Bertram Doyle ³ sur le rôle des convenances et des rituels sociaux dans le maintien de la distance sociale entre Blancs et Noirs dans le Sud des États-Unis, et de bien d'autres, conservent pourtant tout leur intérêt.

Les relations "raciales" n'ont cependant pas été le seul sujet abordé (l'espace urbain, bien sûr, mais aussi les professions, la déviance, les femmes, ont aussi été abondamment traités). L'unité de ce vaste ensemble de recherches réside, au delà de la diversité des thèses et des auteurs, dans une approche résolument centrée sur les interactions (celles qui lient les hommes et leur milieu, celles qui associent les individus et les groupes sociaux...), négligeant au passage le rôle des institutions, de l'économie et, plus encore, du politique. Elle se tient aussi dans l'invention méthodologique. Une grande part des techniques utilisées classiquement, aujourd'hui dans les enquêtes sociologiques ont été expérimentées sur le terrain à Chicago, même si elles n'y ont que rarement fait l'objet de réflexions systématiques : l'observation, participante ou non, l'analyse de documents personnels, le recueil d'histoires de vie, l'entretien non directif, l'étude de la presse ou des documents administratifs... ont souvent été employés, ensemble ou séparément, dans cette sociologie essentiellement qualitative qui, néanmoins, n'a pas toujours délaissé la statistique et les méthodes quantitatives, malgré le désintérêt manifesté par Park pour ce type de travail.

Un temps négligée sous l'effet du développement des vastes enquêtes représentatives, l'École de Chicago, pourtant, n'a guère cessé d'exercer son influence, notamment par l'intermédiaire de ses anciens étudiants devenus eux-mêmes enseignants, soit à Chicago même, soit

1. Alain Coulon, *L'École de Chicago*, Paris : P.U.F., 1992, (coll. "Que Sais-je ?").

2. Franklin Frazier, *The Negro in the United States*, New York : Macmillan, 1939.

3. Bertram Doyle, *The Etiquette of Race Relations in the South. A Study in Social Control*, Chicago : University of Chicago Press, 1937.

dans d'autres universités américaines (Louis Wirth, Everett C. Hughes, Herbert Blumer).

Son héritage est important et plus ou moins diffus. Un certain nombre d'auteurs des années 1960, tel Howard S. Becker, ont assuré son développement tandis qu'elle a inspiré, directement ou indirectement, plusieurs courants de la sociologie contemporaine, en particulier l'interactionnisme symbolique (cf. les travaux d'Erwin Goffman) ; l'ethnométhodologie et l'analyse conversationnelle s'en réclament.

Peu reconnue et enseignée en France, jusqu'aux années 80 (sauf quelques exceptions dans le sillage de Roger Bastide), elle fait depuis lors l'objet d'une véritable re-découverte, dont témoignent des traductions longtemps attendues. Le regain d'intérêt qu'elle a suscité a accompagné, en particulier, le développement de la recherche sur les relations interethniques.

V. R.

Corrélat :

Assimilation - cycle des relations raciales - définition de la situation - désorganisation/réorganisation sociale - distance sociale - ghetto - homme marginal - melting pot - prophétie créatrice.